



ΗΚΗ
ΕΙΟΥ
ΤΟΣ
Α.Π.Θ.
ΓΗ
ΡΗΣ
ΜΑΤΟΣ
ΕΡΗ

modigliani

V.3.B

Στήν Άρσάν μου
για τίς όμορφές μέσες
του Πόλεου

Λύγ 3/4/51



DE LA
BIBLIOTHÈQUE ALDINE
DES ARTS

A été agréé d'imprimer
en juillet 1850
les planches ont été tirées
sur les presses établies de
M. DELAPOSTOLLE
LA TYPOGRAPHIE EST DE
M. D'IMPRESSION DE
M. BILLIARD - PARIS
Clichés sont des
M. LUDON
A PARIS



H.A. 346



CE
SEIZIÈME VOLUME
DE LA
BIBLIOTHÈQUE ALDINE
DES ARTS

A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN JUILLET 1950
LES PLANCHES ONT ÉTÉ TIRÉES
SUR LES PRESSES OFFSET DE
L. DELAPORTE
LA TYPOGRAPHIE EST DE
LA SOCIÉTÉ D'EXPLOITATION DE
L'IMPRIMERIE BELLENAND-PARIS
ET LES CLICHÉS SONT DES
CLICHÉS UNION
A PARIS

PRINTED IN FRANCE

00545 / MOD



Modigliani

Modigliani
TEVAOTVEIOY
IAPYMATOI
TEXNOM
A. N. S.
Kob.....



in siligibom

LIBRARY

DE LA

BIBLIOTHEQUE ALDINE

DES ARTS

DE LA

ROYAUME D'ITALIE

DE LA

ROYAUME D'ITALIE

DE LA

ROYAUME D'ITALIE

DE LA

ROYAUME D'ITALIE

DE LA

ROYAUME D'ITALIE

DE LA

Βιβλιοθήκη
ΤΕΧΝΟΛΟΓΕΙΟΥ
ΙΔΡΥΜΑΤΟΣ
ΤΕΧΝΩΝ
Α.Π.Θ.
Κωδ.....

N
6923
H35
C6
1950
c.2

Modigliani

par

JEAN COCTEAU

FERNAND HAZAN

35 et 37, rue de Seine

PARIS

Βιβλιοθήκη
ΤΕΛΛΟΓΛΕΙΟΥ
ΙΔΡΥΜΑΤΟΣ
ΤΕΧΝΩΝ
Α.Π.Θ.
Κωδ.....1021

0640009130

Modigliani

par

JEAN COCTEAU

FERNAND HAZAN

37 et 35, rue de Seine

PARIS

DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS

PROPRIÉTÉ ARTISTIQUE

PARIS

Βιβλιοθήκη
ΤΕΧΝΟΛΟΓΙΟΥ
ΙΔΡΥΜΑΤΟΣ
ΤΕΧΝΩΝ
Α.Π.Θ.
Καθ.....

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΤΕΧΝΟΛΟΓΙΟΥ
ΙΔΡΥΜΑΤΟΣ
ΤΕΧΝΩΝ
Α.Π.Θ.
Καθ.....

Un des prestiges de Paris consiste à se mettre en pointe, je veux dire à l'extrémité de ses profondeurs, dans un de ses quartiers, où les peintres, les poètes, les flâneurs, amoureux de l'art, se groupent.

Ce furent Montmartre et Montparnasse. A l'heure actuelle, Saint-Germain-des-Prés exerce l'étrange aimantation dont je parle.

En 1916, pendant la guerre, c'était Montparnasse. J'y vins par l'entremise de Picasso. Ses fenêtres donnaient sur les tombes du cimetière Montparnasse. Il désirait me peindre en Arlequin. Après les poses nous sortions et visitions les ateliers cubistes. La promenade s'achevait au Café de la Rotonde.

La Rotonde, le Dôme, et un restaurant à l'angle des boulevards Raspail et Montparnasse, formaient une place de province, où les marchands de légumes arrêtaient leurs petites charrettes, où l'herbe poussait entre les pavés.

C'était notre mail, notre havre, notre domaine. J'y débarquai de l'autre rive. On m'adopta. Car encore fallait-il que les indigènes du lieu vous adoptassent.

(Tandis que le métro Nord-Sud y conduisait sans passeports les indigènes de Montmartre où régnaient Max Jacob, Reverdy et Juan Gris.)

Rarement on débordait les zones saintes. Il nous arrivait de passer l'eau et notre bande traînait ses espadrilles de la boutique de Paul Guillaume à la vitrine des Bernheim et de la vitrine des Bernheim à celle de Paul Rosenberg. Plus tard Léonce Rosenberg devint un de nos rendez-vous, grâce à des séances qu'il consacrait aux *poètes modernes*, parmi les toiles cubistes et les objets Napoléon III.

Je conservais, à Montparnasse, mon costume de rive droite ou mon uniforme (que je porte sur le dessin de Picasso). En 1916, je servais en Belgique et je n'apparaissais qu'aux périodes des permissions.

Si j'insiste sur le costume c'est à cause de ceux qu'on mettait à Montparnasse et qui devinrent légendaires.

En vérité, il ne s'agissait ni de se négliger, ni de surprendre. Les Montparnassiens usaient à Paris salopettes, chandails, chemises, sandales du bord de la mer. Ensuite vinrent les cow-boys et les Indiens à plumes raides. Ensuite la mode et les déguisements.

★

Modigliani était beau. Beau, grave, romantique. Il travaillait chez Kisling, rue Joseph-Bara, non loin de l'immeuble où Salmon fumait une pipe Gambier cuite et recuite entre des murs de livres.

Si je ferme les yeux, que vois-je ? Notre place d'Armes. Modigliani, debout, trépigine une sorte de danse d'ours. Kisling lui répète inlassablement :

« Rentre. Allons, rentre. » Il refuse. Il fait « non, non » de sa tête à boucles noires. Nous essayons de le convaincre. Kisling use de la force. Il empoigne la ceinture rouge et tire. Alors Modigliani change de danse. Il lève les bras à l'espagnole, claque des doigts et tourne sur lui-même. La ceinture rouge se déroule, interminable. Kisling s'éloigne. Modigliani éclate d'un rire terrible et trépigne de plus belle.

Je rouvre les yeux.

Que vois-je ? Notre vieille place, pleine de monde qui circule, de voitures, d'autobus, de cars qui visitent nos ruines et nos fantômes.

Tout ce que je voyais, les yeux fermés, n'existe plus. Seul, le Balzac de Rodin se cabre, immobile, à l'endroit où Modigliani, dans la même pose et comme en bronze, résistait à notre effort de le ramener à la maison.

Mais je ne m'attarde pas aux souvenirs. Ajouterai-je que je réussirais mal, sur Modigliani, une étude avec dates et origines. Jamais nous ne nous demandâmes d'où il sortait. Il était de Montparnasse. Il hantait un carrefour où souffle l'esprit. Il l'animait de sa présence magnifique d'ivrogne.

Pendant la période où il fit mon portrait à l'huile, nous nous liâmes encore davantage. Je posais à trois heures dans l'atelier de Kisling. Je posais pour les deux peintres. Sur la toile de Kisling, on découvre, au fond, Picasso, en chemise à larges carreaux noirs, en train de dessiner sur une table.

Le portrait de Modigliani (il les vendait de cinq à quinze francs) a beaucoup voyagé. Il a fait fortune. Nous ne nous préoccupions pas des suites de nos actes. Aucun de nous ne vivait sous l'angle historique. Nous tâchions de vivre et de vivre ensemble.

Il résulte de cette indifférence à la légende que la légende s'est faite sans que rien ne la documente, sauf quelques photographies que j'avais prises un matin à la Rotonde, et des œuvres. Elles suffisent.



Le dessin de Modigliani est d'une élégance suprême. Il était notre aristocrate. Jamais sa ligne, souvent si pâle qu'elle semble un spectre de ligne, ne rencontre une flaque. Elle les évite avec une souplesse de chat de Siam.

Modigliani n'étire pas les visages, n'accuse pas leur asymétrie, ne crève pas un œil, n'allonge pas un cou. Tout cela s'organise dans son cœur. Tels il nous dessinait aux tables de la Rotonde et sans cesse (car il existe de nous une multitude de portraits inconnus) tels il nous jugeait, nous ressentait, nous aimait ou nous contredisait. Son dessin était une conversation silencieuse. Un dialogue entre sa ligne et les nôtres. Et de cet arbre si bien planté sur ses jambes de velours, de cet arbre à jambes, de cet arbre si dur à déraciner lorsqu'il prenait racine, les feuilles tombaient et jonchaient Montparnasse.

Si les modèles finissaient par se ressembler entre eux, c'est à la manière dont les jeunes filles de Renoir se ressemblent entre elles. Il nous ramenait tous à son style, à un type qu'il portait en sa personne et, d'habitude, il cherchait des visages qui ressemblaient à cette configuration qu'il exigeait d'un homme ou d'une femme.

C'est ainsi qu'on se trompe sur la fausse similitude qui existe superficiellement entre Chinois et Chinois, Japonais et Japonais, nègres et nègres. C'est ainsi

qu'on se trompe sur les profils des temples d'Égypte. A Louxor, il m'advint de reconnaître, sur une fresque, la famille de Sési I^{er}.

★

Chez Modigliani la ressemblance est si forte qu'il arrive, comme pour Lautrec, que cette ressemblance *s'exprime en soi* et frappe ceux qui n'ont point connu les modèles.

La ressemblance n'est alors qu'un prétexte par l'entremise duquel le peintre affirme sa propre image. Et non pas son image physique, mais celle, mystérieuse, de son génie.

Les portraits de Modigliani, même ses auto-portraits, ne sont pas un reflet de sa ligne externe, mais de sa ligne interne, de sa grâce noble, aiguë, svelte, dangereuse, semblable à la corne des Licornes.

★

A cette terrasse de la Rotonde, Modigliani ne m'évoquait pas ces dessinateurs qui, un carton sous le bras, cherchent la clientèle et dessinent le portrait-minute. Il m'évoquait ces gitanes méprisantes et superbes qui s'asseyaient à votre table et vous lisent dans la main.

Après la pose, on savait à quoi s'en tenir. Les lignes de la main ne renseignent pas davantage, ni sur le peintre ni sur le modèle, mariés dans un graphique aussi significatif que les calligrammes d'Apollinaire.

Au reste, je le répète, Modigliani ne portraiture pas à la demande. Son ivresse, son grognement, ses rugissements, ses rires insolites, il les exagérait comme une défense contre les fâcheux qu'il insultait par sa morgue.

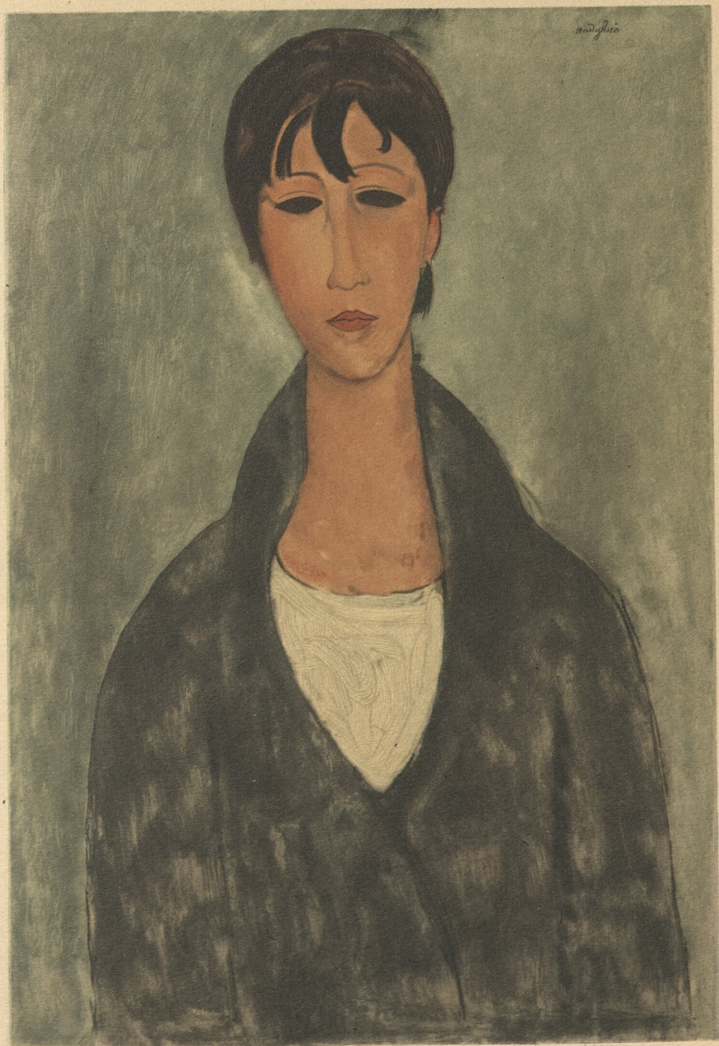
Au terme de sa vie, si courte, il se hâta, s'enferma

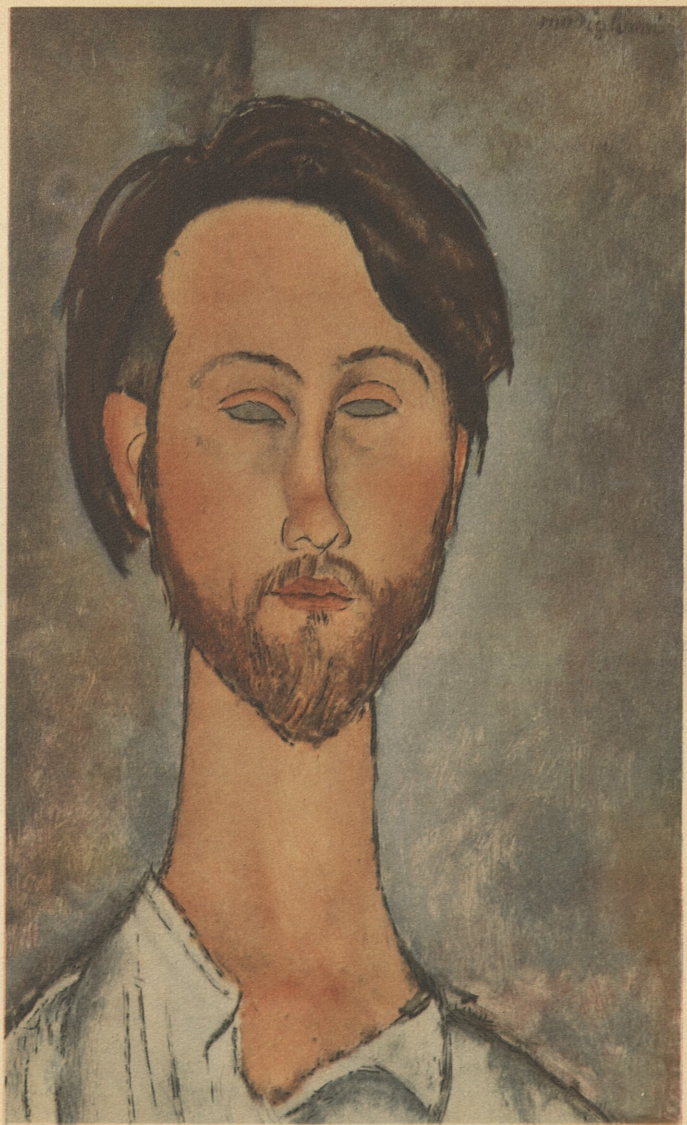
chez Zborowsky et devint la source d'un fleuve de nus et de figures féminines, qui coule maintenant à travers le monde et se jette dans les Musées.

D'autres raconteront son pittoresque. Ici, c'est l'artiste qui compte et l'œuvre dans laquelle se résument les singularités hautaines de son âme.

JEAN COCTEAU.

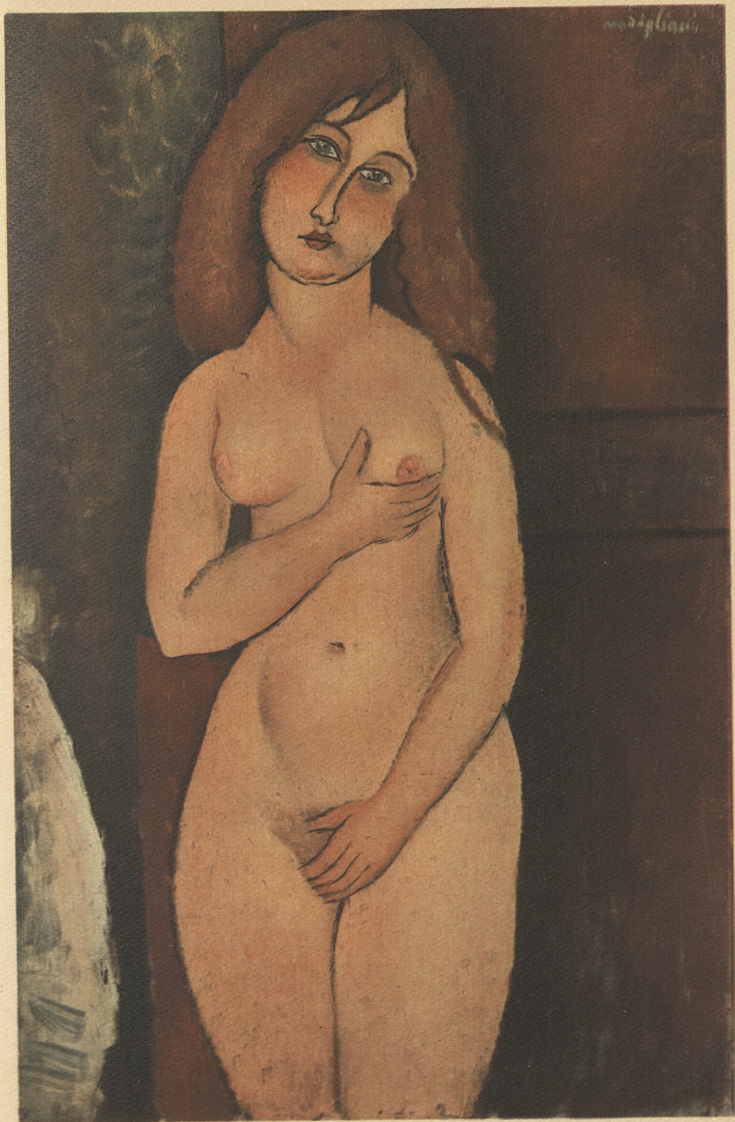
PLANCHES



















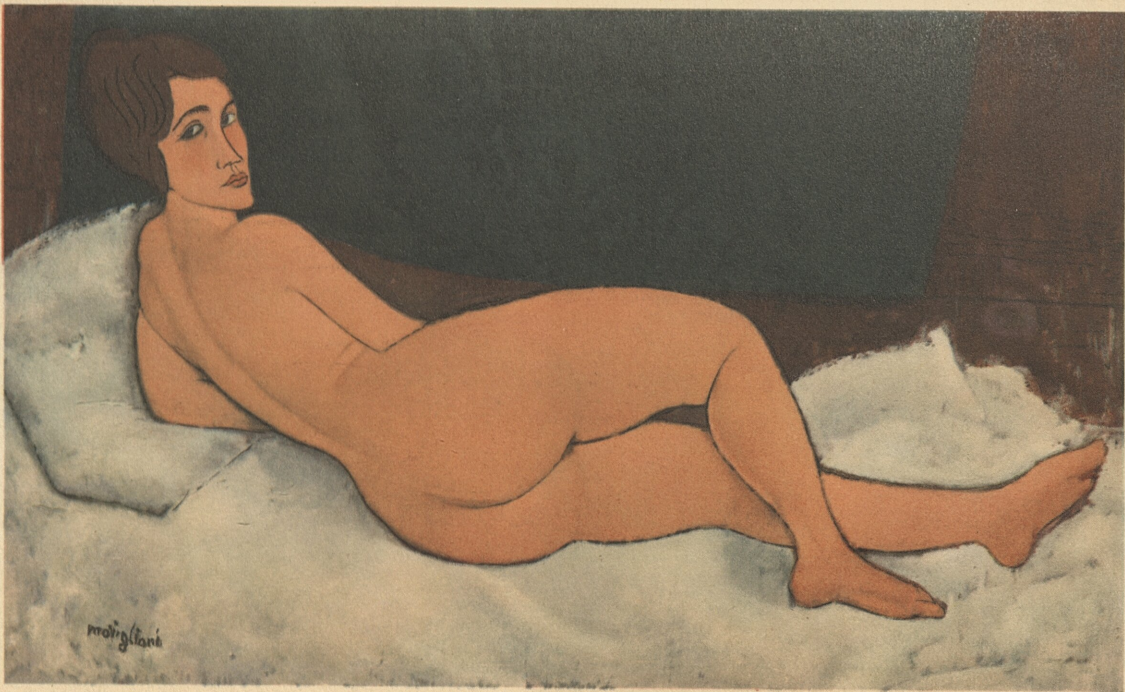




























modigliani



NOTICE

Il était né, en 1884, d'une famille juive, à Livorno. Sa mère, veuve d'un banquier éminent, le dessinait et le faisait travailler avec académiciens de Florence et de Venise. En 1906, elle l'envoie à Paris.

Arnaldo Modigliani, séduit par la tuberculose, était un aristocrate, pille et brisé. Alcohol, drogues, surmenage, misère, en firent un mélange de tendresse et de cynisme.

Il avait six ans. Monna Lisa. Il fût de mètres en mètres, de mesure en mesure, acrobate, grotesque et loyal.

En 1913, il descend de la haute et s'installe à Montparnasse. S'installe ! Il fût, noctambule, instable, à la recherche d'un monde qui n'existe plus ou qui n'existe pas encore.

Matrice Hastings, potasse anglaise, le rencontre et le ramène. De l'atelier de Kisling à Zborowski, c'est une suite d'épaves, les dessins et les plus invendables.

Zborowski était pauvre. Il se priva de tout afin d'aider le travail d'Arnaldo. Il l'écopait. Les scandales défilent, la police doit intervenir.

Modigliani se fiance avec une jeune fille. Il l'épouse. Elle lui donne un enfant. Serait-ce le calme ? Non. La fièvre le consume. Il a trente-six ans. Il meurt à l'hôpital en murmurant « Cara, cara Italia ». Sa femme se jette du cinquième étage, le jour des obsèques.

Compatriote de Duccio, de Botticelli, ce déraciné les prolonge. Il adorait Cézanne. Rien de plus pur que sa morbidezza.

J. C.

1. BUSTE DE JEUNE FEMME.
Collection particulière, Paris.
2. PORTRAIT DE ZBOROWSKI.
Collection particulière, Paris.
3. PORTRAIT DE MADAME HÉBUTERNE.
Collection particulière, Paris.
4. JEUNE GARÇON.
Collection R. Dutilleul, Paris.
5. NU « MÉDICIS. »
Collection particulière, Paris.
6. HOMME CHAUVÉ, SUR FOND ORANGE.
Collection particulière, Paris.

7. LES DEUX SCEURS.
Collection particulière, Paris.
8. PORTRAIT DE MADAME G. SURVAGE.
Collection de Mme Survage, Paris.
9. PORTRAIT DE SOUTINE.
Collection particulière, Paris.
10. FILLETTE A LA BLOUSE BLANCHE.
Collection particulière, Paris.
11. PORTRAIT DE MADAME HÉBUTERNE.
Collection particulière, Paris.
12. PORTRAIT DE MONSIEUR ROGER DUTILLEUL.
Collection R. Dutilleul, Paris.
13. FILLETTE AU TABLIER ROSE.
Collection R. Dutilleul, Paris.
14. PORTRAIT DE MADAME HÉBUTERNE.
Collection particulière, Paris.
15. NU COUCHÉ.
Collection particulière, Paris.

16. LA SERVANTE.
Collection particulière, Paris.
17. FILLETTE EN ROBE BLEUE.
Collection R. Dutilleul, Paris.
18. PORTRAIT DE ZBOROWSKI A LA CANNE.
Collection particulière, Paris.
19. PORTRAIT DE JEUNE FEMME.
Collection particulière, Paris.
20. FILLETTE EN BLEU.
Collection particulière, Paris.
21. JEUNE GARÇON.
Collection particulière, Paris.
22. PORTRAIT DE MADAME HÉBUTERNE.
Collection R. Dutilleul, Paris.
23. L'AVOCAT NIÇOIS.
Collection R. Dutilleul, Paris.
24. NU A LA CHEMISE.
Collection particulière, Paris.

Βιβλιοθήκη
ΤΕΛΛΟΓΛΕΙΟΥ
ΙΔΡΥΜΑΤΟΣ
ΤΕΧΝΩΝ
Α.Π.Θ.
Κωδ.....

BIB/
ΤΕΛ/
ΙΔΡ/
ΤΕΧΝ/
ΤΕΛΛΟΙ ΣΥ
ΤΙ ΣΠΙ
ΣΥΛΛΟ